

## Traverser l'obscur

Michel DIAZ

préface de Jean-Louis Bernard

Éditions Musimot (2024) – 98p

Au fil des lectures que proposent les recueils de Michel Diaz, une constante s'impose : l'errance – qu'il sait être le réel propre à chaque humain mais où la patience en est le prix inestimable. Mais alors de quelle sente initiatique peut-il être question, lorsque dans le nouvel ouvrage *Traverser l'obscur* que le poète vient offrir à ses lecteurs, il observe que « *on rôde/égarés en nous-mêmes* » avec « *toute cette douleur/qui a fait notre histoire* » ? Seraient-ce là les ténèbres de l'errance (« *nous ne serons jamais que nos ombres* ») comme peuvent le laisser entendre ces « *Leçons de ténèbres* », titre de la partie initiale du livre ?

La crainte de l'abrupt d'un monde sombre que nous observons chez Michel Diaz se matérialise dans les thèmes liés à la solitude, l'abandon, la souffrance, voire l'insondable. Et rien ne nous interdit de faire un rapprochement avec ces autres « *Leçons de ténèbres* » que le compositeur François Couperin (1668-1733) laisse surgir des lamentations du prophète biblique déplorant la destruction de Jérusalem... La comparaison – peut-être audacieuse - ne paraît nullement déplacée : personne n'échappe au tragique qui traverse l'existence.

Mais qu'en sera-t-il des temps à venir si « *nos souffles/enchaînés à leur roue de supplice* » devaient en être définitivement le signe ou la fatalité ? L'approche qu'en fait Jean-Louis Bernard, en préfaçant l'ouvrage, incite à demeurer vigilant : « Il n'y a pas de fin à cette errance-là [...]. Et donc, au fond, l'énigme que nous recherchons en cette errance, ne serait-elle pas l'errance elle-même, et sa disponibilité à l'imprévisible ? » Nous pourrions ajouter l'impossible si l'on suit le poète face « *au mystère insondable de l'univers* ».

« *Comme une porte au vent* » ouvre la deuxième partie du recueil, demande « *où trouver le lieu du passage* » quand on a « *la nuit dans la poitrine* ». Le poème donne à découvrir ici, dans sa prose ample, une voie possible quand il confie : « *la caravane indigente des rêves t'enseigne peu à peu à pétrir le pain de ta parole – qui avait goût de cendre, la soupe de tes soirs la lenteur du silence et des larmes...* ». Jean Sullivan déclarait que l'on écrit pour se sauver du monde. Alors, comment guérir par

l'écriture, a fortiori par le langage poétique, à un moment où l'on se heurte aux affres de la consommation et de la violence ?

Mais la parole de poésie – son espace – est seulement un lieu – celui du réel refondé, celui de la relation intime où existe ce qui fait vivre en vérité : « *je vous écris d'un lieu/où il y encore – on ne sait/pour combien de temps -/ des arbres sur la terre/et de l'air dans les feuilles/du feu dans les nuages/et de l'eau dans le ciel* ». Le poète sait voir et partager. La parole du poème ne croit pas à la vacuité de l'univers. Michel Diaz le révèle dans cette troisième partie, « *L'ombre dissout les pierres* », placée sous les augures d'Henri Meschonnic affirmant que « la lumière vient toujours après le noir », en attente d'une « *bouffée d'éternité* » relève Michel Diaz.

La quatrième séquence de l'ouvrage est une puissante méditation sur l'« *Être là* » qui est finalement l'attitude conditionnant la réussite (le bonheur ?) de toute destinée humaine, véritable aventure qu'il faut considérer comme telle, même « *en compagnie de la mélancolie* » car il y a sûrement à rencontrer et accueillir ces « *instants d'une lumière/dont la grâce soudain accordée/refait le commencement/du monde* ». Instants de silence pur, dit le poète, qui laissent découvrir l'« *incandescence/d'une simple fleur/sur laquelle descend butiner/un fragile rayon de soleil* ».

Ce recueil, sous le bel écrin de l'éditeur, est partagé d'une aventure et incitation à la quête du vivant, y compris dans ses méandres, et surtout comme un levain dans le monde « *en état de perpétuelle naissance* ».

**Jean-Pierre Boulic**

(juillet 2024)